

132

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25

Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : La petite guerre! (Clapette). — Aventures d'un Echevin dans le Nord. (Clapette). — Déplacements et Villégiatures. — Fantaisie. (César Clohin). — A Coups de Fronde. (Clapette). — L'ouverture de la chasse. (Gaston Jollivit). — Boîte aux Lettres. (Marcachou! pèheu à veie. — Dernière heure. — Musée du Frondeur. (C.) — Le mal de dents. (Grammont). — Réclames et Annonces.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

La petite guerre !

Parlons-en !

Depuis quelque temps, la Belgique n'est plus qu'un vaste duché de gérólstein.

Comme la grande duchesse, la bonne nation belge chante à pleine voix :

J'aime les militaires
L'uniforme coquet
Leur moustache et leur plumet.

La ressemblance, d'ailleurs, ne s'arrête point là.

A l'instar de la grande duchesse, aussi notre belle patrie se laisse amuser par des enfantillages. Les barons Puck qui la gouvernent, ne pouvant lui montrer les travaux sérieux qu'ils sont sensés avoir exécutés pour elle, ont trouvé plus commode de la distraire, en faisant manœuvrer des petits soldats et des petits chevaux.

Dans la grande duchesse, les membres du gouvernement disent tranquillement : « Quand la princesse était enfant, elle jouait à la poupée; aujourd'hui la poupée ne l'amuse plus, faisons la guerre, pour distraire notre gracieuse souveraine, et celle-ci nous laissera en place ! »

Les farceurs qui nous mènent ont fait un petit raisonnement du même genre : Amusons la Belgique, ont-ils dit. Fai-

sons lui voir de beaux petits soldats que nous prenons chez elle et les bons gros canons que nous achetons en Prusse avec son argent. Tirons des coups de fusils et des coups de canons, et les braves contribuables, en nous entendant faire tant de bruit, croiront que nous faisons réellement la besogne, voteront tous nos budgets sans faire la grimace et sans se demander si réellement nous servons à quelque chose.

Et la chose se fait comme il est convenu. Et le brave peuple belge court à Ciney et pousse des cris de joie en constatant que l'on a brûlé, devant lui, pour 40,000 francs de poudre en un jour — sans s'apercevoir que ces 40,000 francs qui prennent la poudre..... d'escampette, sortent bel et bien de sa poche.

Et pendant ce temps là, tous les malheureux habitants des cantons qui réclament un chemin de fer ou un canal, chantent comme le prince Paul :

Est-ce aujourd'hui ? Non, pas encore
Alors le prince ôte ses gants :

Et voilà comment nos gouvernants jouent, devant nous, une opérette à grand spectacle en nous faisant payer les violons d'abord, notre place ensuite, et la leur par dessus le marché.

Certes, je suis loin d'oser prétendre que les manœuvres soient inutiles. Du moment où on a des soldats, le moins est qu'ils soient exercés et rompus aux fatigues. Mais on a par trop exagéré, dans les circonstances présentes, l'importance des manœuvres — ce qui a augmenté d'autant l'argent que cela nous coûte.

Réellement, la Belgique eût été envahie pour de vrai, et nos soldats auraient dû défendre le territoire que l'on n'eût pas

mené plus de boucan. Tout le monde était sens sus dessous; on rédigeait des bulletins du théâtre de la guerre, en envoyait dépêches sur dépêches à l'Europe palpitante, les officiers de nos garnisons prenaient des airs conquérants tout comme s'ils avaient — jusqu'à présent du moins — servi la Belgique autrement qu'en palpant des appointements raisonnables, en échange d'une besogne pénible moins assurément — et guère plus difficile, après tout — que celle d'ouvrier mineur ou de cocher de fiacre.

Certes, je ne prétends point que, le cas échéant, tous ces soldats ne feraient point leur devoir, mais encore conviendrait-il d'attendre que ces preuves fussent faites, avant de traiter en héros des gaillards qui sont naturellement peu disposés — par bonté d'âme sans doute — à contrarier ceux qui les prennent tous pour des Bayard et des Duguesclin.

En somme, les grandes manœuvres n'ont été qu'une pièce militaire parfaitement réglée d'avance, comme un simple ballet.

Pour cette pièce, les *impressarii* nous réclament, paraît-il, de 4 à 500 mille francs. C'est assez cher pour que nous puissions nous dispenser de couvrir de fleurs ceux qui l'ont jouée — et assez cher aussi pour que l'on soit, à l'avenir, plus économe lorsqu'il s'agira de dépenser en poudre, pour amuser les badauds, un argent que nous pourrions employer beaucoup plus utilement — fût-ce même en l'accordant, à titre de pension, aux vieux crève-de-faim qui ont fait, en 1830, avec moins d'ostentation, une guerre plus sérieuse que celle du Condroz.

Somme toute, ce n'est pas avec des pétarades que l'on peut espérer nourrir les malheureux qui n'ont rien à se mettre sous la dent, et nous n'avions point be-

soin d'une petite guerre coûtant aussi gros pour constater, une fois de plus, que les armées et les canons, ça ne sert qu'à faire des dettes aux nations!

CLAPETTE.

A la cour d'assises.

— Prévenu, vous êtes accusé d'avoir, étant dans un train en marche, commis un homicide volontaire en jetant un voyageur par la portière du wagon.

— Je vas vous dire, mon président, ce voyageur m'avait demandé des renseignements; alors, voyant qu'il ne comprenait pas du tout ce que je lui disais, j'ai cru bien faire de le mettre sur la voie.

* * *

Sur le boulevard :

— Que pensez-vous de W...

— Oh ! mon cher, il est bête à manger le foin que son père a mis dans ses bottes.

* * *

A la faculté de médecine :

Le Professeur. — Que donneriez-vous à une personne qui a avalé une forte dose d'arsenic ?

L'Elève. — L'Extrême-onction.

Aventures d'un Echevin liégeois

DANS LE NORD

Suite des *Anglais au Pôle Nord*, de Jules Verne.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir publier ici la suite des aventures, dans le Nord, des deux enfants de Liège qui ont fuit l'atmosphère enfumée de la cité, pour aller courir le monde comme Joconde. On ne sait si c'est dans le même but, mais tout porte à croire que la brune et la blonde pourront compter sur un regard bienveillant — tout au moins — de Zizi le chevelu et de Mahiels à la voix d'or.

Quoi qu'il en soit, ce dernier ne nous parle point de choses semblables dans la nouvelle lettre qu'il veut bien nous adresser.

La voici.

CHRISTIANIA, mardi 12 septembre.

Ma vieille perche,

Nous voici en Norvège, l'patron et moi.

Nous nous sommes embarqués à Copenhague pour Drobach, qui est l'avant-port de Christiania. A peine en mer, l'patron s'est mis à avoir la colique tout comme avant les dernières élections communales. C'était pas gai, mais quand je m' suis mis aussi à dég... ager mon estomac, ça a été une affaire!

Enfin nous mettons les pattes sur la terre ferme et l'patron red'vient gai comme un pinson; y s' remet à avoir de l'esprit.

Faut t' dire, vois-tu, que depuis son fameux jeu de mot «pompe à Montegnée», j'ai dit qui m' pince quand s' qui dira quelque chose de spirituel, afin que j' puisse rire.

Depuis, c't'animal là m'pince tout le temps. J'en suis plein d'bleus. Ainsi tu sais qu'on dit quelquefois, dans le monde: « comment vas-tu — yau de poêle! » L'vieux l'avait entendu et v'là-t-y pas que, quand s'que le bourgmestre de Christiania lui sert la pince, l'patron s'met à lui dire d'un air malin: « Comment allez-vous — yau de poêle! » Tu comprends quelle g..... que l'autre a fait, mais alors, l'patron m'a pincé, j'ai ri et l'autre n'a pas osé faire autrement.

A part ça, tout va bien.

On nous reçoit ici presque aussi chiquement qu'on nous reçoit les contribuables dans nos bureaux à l'approche des élections. C'est pas peu dire.

Malheureusement, l'pays est en train d'se révolutionner.

Les gens de là-bas ont un roi à qui ils donnent quatre millions par an. Y viennent de r'marquer qu' l'autre n' faisait rien pour gagner ça et la chambre s'est mise à lui rogner ses appointements. Le roi furieux a voulu s' mettre en grève, mais y s'est dit qu'on s'rait trop content, et pour se venger, y n' met plus les pieds dans la Norvège et y reste à Stockholm. Mais c'est absolument comme s'y petait dans une basse, ses sujets y disent que plus loin qu' s'ra, mieux qu' ça vaudra. Tu vois qu' c'est pas des gens aussi intelligents que chez nous. A part ça, pourtant, y sont très malins. Tout l' monde sait écrire — même celui qui fait l' journal *Gaga* de l'endroit et tout l' monde s'explique très bien et comprend tout très vite — même les hommes politiques et les avocats.

Comme travaux publics, ça n'est pas si bien qu'chez nous. Ainsi ils ont au-dessus du chemin de fer, une passerelle dans le genre de celle d'la rue du Palais, mais pas si jolie. Quant à leur eau alimentaire, elle est toute claire au lieu d'être, comme la nôtre, mêlée de chaux, c'qui lui donne un meilleur goût et nous retape l'intérieur.

Enfin, faut croire que notre présence leur fra du bien. Nous sommes invités c'soir chez le chef fontainier d'la ville, qu'est un grand personnage d'ici. J'vas m'habiller pour y aller, et j'te dirai c'qui s'y sera passé.

Je te la casse,

MAHIELS.

Pour copie conforme:

CLAPETTE.

Déplacements et Villégiatures.

M. l'avocat B..., à Boitsfort.
M. le greffier G..., à Boisse.
M. l'avocat Bounameaux, chez les Frères-Prêcheurs, à Java.
M. Fernand Dejaer, à Cognac.
M. Trassenster, à Montorgueil.
M. l'avocat Comhaire, au ministère de la Justice, à Bruxelles.

M. le docteur Fraikin, à Lourdes.
M. le capitaine Houtain-Dupont (toujours en tenue de garde civique), à Ciney.

FANTAISIE

Que n'avons-nous l'onde
Au lieu de ce monde

impur;

Onde où l'on respire
L'amour, doux sourire

si pur;

Onde sans partage
Ceinte d'un corsage

d'azur;

Mais non! race humaine
Vois donc ton domaine

futur;

Pas même le monde:
Seul, un demi monde

obscur.

CÉSAR CLOHIN.

A Coups de Fronde.

Depuis que les candidats du tribunal de commerce ont été battus à plates coutures par ceux de l'Union commerciale et industrielle, l'infortuné Paul Lhoest est plongé dans une noire mélancolie. Son nez a pris des proportions qui excitent l'envie de Renier Malherbe lui-même.

C'était bien la peine de payer des pâtés pour épater les enfants des écoles communales et de recevoir la bénédiction de monseigneur Troulouloux par dessus le marché.

Hélas !

Sic transit friandisia mundi.

* * *

On nous apprend à l'instant que M. Paul Lhoest va entrer au couvent de la Trappe. Sous toutes réserves.

* * *

On peut constater aujourd'hui à quel point l'administration communale s'est préoccupée du bien-être et des plaisirs de ses administrés, en faisant exécuter les travaux de l'île de Commerce.

En effet, grâce à la pente donnée adroitement au terre-plein, qui se trouve en face de la trique-balle, toutes les eaux s'écoulent naturellement, de façon à former un nouveau lac vis-à-vis de l'établissement Mouchet et Petit.

Ce qui fait que les consommateurs qui s'attablent en plein air, pour écouter la bonne musique de l'ami Donné, ont, en même temps, la satisfaction de prendre un hygiénique bain de pieds.

Malheureusement, le but est dépassé aujourd'hui.

Les dernières pluies ont tellement fait pousser le niveau des eaux du lac improvisé, que l'on se voit forcé de mettre en adjudication un service de bateaux-mouches où prendront place les personnes qui vou-



Voilà ce qui nous manque dans la Sibérie.

draient encore se rendre au temple mauresque de l'ex-île.

On parle d'une fête vénitienne à organiser au même endroit.

Le nez de Meuron remplacerait les lampes vénitiennes.

CLAPETTE.

Une bonne petite gaffe.

Chez une dame qui fut belle, mais qui se défend inutilement contre tous les outrages du temps.

— Chère madame, quand vous vous ennuyerez, lisez-moi ce livre-là ; il est d'un comique achevé.

— J'en doute.

— Vous ne le connaissez pas ; il dériderait une pomme cuite !

* * *

A la suite d'un repas de noces, deux braves accrochent, se prennent aux cheveux.

— Va donc les séparer, disait à son mari la sœur d'un des champions.

— Non ! oh ! ma foi non, car, vois-tu, quand je vois des choses pareilles, ça me rend furieux, et je me connais... j'attraperais un mauvais coup !

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

Allons, chasseur, vite en campagne.

De ton lit fuis le capiton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Dans les sous-bois que l'aube gagne

Va-t'en armé jusqu'au menton.

Tonton, tontaine, tonton.

Pour les fossés très peu guéables

Qui te mouilleraient le péton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Mets tes bottes imperméables,

Mets tes guêtres, hardi piéton.

Tonton, tontaine, tonton

Laisse aux Nemrods veufs de l'asphalte,

Laisse à nos chasseurs de carton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Les longs festins dans une halte,

Fourre dans ta poche un croûton.

Tonton, tontaine, tonton.

Pars et traque dans les luzernes,

Dans le bois cher au hanneton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Dans les terriers, dans les cavernes,

La plume et le poil du canton.

Tonton, tontaine, tonton.

Ne sois pas chasseur pornographe.

A ta vareuse ou molleton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Ne fais pas recoudre une agrafe,

Trop longtemps, par Lise ou Marton.

Tonton, tontaine, tonton,

Surtout, ami, pas trop de presse,

Quel affreux roman-feuilleton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Si tu tuais par maladresse,

Au lieu d'une caille, un mouton.

Tonton, tontaine, tonton.

GASTON JOLLIVET.

Boîte aux Lettres

Nous avons reçu la lettre suivante :

Lige, li 14 septimbe 1882.

Moncheu Clapette,

Avou respect ji v'preie dè bin voleur estalé sins façon à pu abeie divins voss gazette sins pareie, qui tape si bin l'vraie, àx gros comme àx greies, còp d'bordon où bin n'geie, sins sogne et sins fastreie, joyeus mint et nolle milancoleie, mi tote pitite ideie ?

Li nute passeie, doirmant d'on bon sommeie, ji sonja qu'à conseie di nosse bonne veie, on tuzève pau ou gotte, qwand vint l'gealeie, àx pauve qui, ès l'hivier, si trouve sins blameie, po r'handi ses mimbes qui l'bihe biheie, qui môque di tot, mousseure, pan, boure, cromptire pèteie.

Ji sonja, dis-che, qui si l'conseie volève si-pozé m'ideie to z'accotrdant li d'reut d'pêh'reie, tot payan on franc par jou, l'intreie àx bassin di so l'Avreu, là wis qu'on veu tote li journeie, les éfants tapé leu tête di maqueie àx cannes amoureuse et joleie, il freut songi qui m'sotte ideie poreu d'ner jote douce et bonne comme roseie, tot fant l'bin à des pauvres frés qui l'Cir rouveie.

Tot m'ricuvant, tusez sins meie, par mi pauve pitite ideie à l'belle pinseie :

Qui deux pauvres qui s'aidet Ji bon Diu ès reie !

MARCACHOU ! pèheu à veie.

Dernière heure.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que l'étonnant Paul Lhoest ne se sentant, paraît-il, nullement atteint par l'échec de ses candidats au tribunal de commerce, se proposerait simplement de continuer à siéger à ce remarquable tribunal où il est juge et partie..... perdue.

L'exemple du maréchal de *maché la honte* l'a décidément séduit.

— J'y suis, j'y reste, dit-il, comme son célèbre prédécesseur.

Pour tous ceux qui connaissent les démarches faites par le bon fabricant de papier peint, cette détermination paraîtra aussi étrange que l'étrange binette de maître Paul.

Après l'échec du 16 mai, on a déjà trouvé étrange que le maréchal demeurât à son poste, mais si Fourtou se fût avisé d'y rester, il n'y eût pas eu assez de pommes cuites pour les lui jeter à la face.

Dans le cas présent, c'est la même chose.

M. Lamarche est comme Mac-Mahon, il a agi sans trop savoir pourquoi.

Paul Lhoest a été le Fourtou de ce 16 mai commercial.

Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs, que l'on sait que ce marchand de papier peint se fourre tou... jours où il n'a que faire.

Musée du Frondeur.

L'honorable Joseph Prudhomme n'est pas mort — il s'est fait écrivain. Avec la collaboration de nos éminents confrères Guibollard et Calino, il rédige, pour le *Journal de Liège*, des articles politiques qui produisent

une sensation profonde dans les cercles diplomatiques.

Dimanche encore, l'*Archi-Crasse-Klicotte*, s'est réunie d'urgence pour discuter les conclusions de l'article de fond publié samedi, article dont nous allons donner quelques extraits :

On est prié d'être sérieux :

« On ne peut se dispenser de parler de la guerre aujourd'hui. Ce n'est pas que nous en ressentions les effets, quoique c'est précisément le jour où elle a commencé que les affaires industrielles ont repris leur essor, mais nous ne pouvons nous en désintéresser à cause de la grande raison de l'équilibre européen qui est aujourd'hui la boussole de nos gouvernements. »

L'équilibre qui est une boussole est une trouvaille heureuse.

Attendons-nous à lire bientôt dans les annonces des journaux, une annonce de ce genre ci :

Un fabricant de boussoles pour gouvernements désire acheter de rencontre quelques équilibres — européens si possible.

S'adresser.

Reprenons :

La première bataille décisive qu'on attend d'heure en heure, une fois livrée, il est impossible et probable qu'Arabi, dans l'impuissance d'aller plus loin, demandera à composer.

Composer !

Pas des scènes hindoues au moins.

C'est alors que les Etats Européens, sous prétexte de maintenir la neutralité du canal, soulèveront ces prétentions fatales qui nous ont valu tant de guerres et dont la sagesse des nations n'est pas encore venue à bout.

Comme c'est ça !

* * *

Le mouvement antisémite continue à faire des siennes. Ce ne sont plus seulement de hideuses échaffourées qui rappellent les épisodes les plus sanglants de la Commune ou du Carlisme, c'est un mouvement bien accentué, ayant ses réunions publiques, ses orateurs, son programme.

En effet, la Commune, ce n'était pas un mouvement accentué !

On ne formule pas de griefs bien nets à charge des Juifs. A voir la diversité même des accusations qu'on lance contre eux, on est tenté de croire qu'il n'y en a pas une seule réellement fondée ; le fond de la lutte n'est qu'une haine de secte.

Ah ! mais voilà en effet le véritable point de la question ! Ce qui distingue les juifs des chrétiens, c'est une différence de religion.

Et dire qu'on n'avait jamais pensé que c'était ça !

Enfin, un trait de génie, quoi ! Cela vient toujours comme cela !

* * *

Ecoutez donc M^{ss}ieu Joseph Prudhomme parlant des Irlandais :

Ils ne reculent plus devant aucun moyen pour toucher à leur but ; la légalité est pour eux lettre morte, le meurtre et l'incendie sont les armes ordinaires de ces nouveaux disciples de Proudhon ! Que va faire l'Angleterre devant ce flot qui ne cesse de monter et auquel elle n'a d'autre digue à opposer que la force armée en permanence. Que va-t-elle faire, surtout en ce moment où ses troupes sont engagées dans une guerre lointaine et où le corps

de policemen qui jouit d'un grand prestige vient d'être mortellement frappé par la dissolution de la police de Dublin en rébellion ouverte contre l'autorité? Il est difficile de le dire; peut-être se résignera-t-elle à cette extrémité, conseillée naguère par un écrivain célèbre : « Pour purifier l'Irlande, il faut lui arracher jusqu'au dernier Irlandais. »

Il est de fait que le moyen serait très-bon et l'Angleterre qui est là en face d'un flot qui monte, ferait bien d'y songer.

Le procédé de l'écrivain célèbre est d'ailleurs le même que celui de ce dentiste, non moins célèbre, qui disait : « Pour s'éviter sûrement et à tout jamais le retour du mal des dents, il faut se les faire arracher toutes! »

Voilà comme les grands esprits se rencontrent.

* * *

Nous avons gardé pour le bouquet les réflexions que l'anniversaire de la bataille de Sedan inspire à monsieur Joseph :

Il y a douze ans que la plus belle armée impériale de France se faisait honteusement hacher et emprisonner dans les fonds de la Meuse, autour de Sedan.

Nouvelle façon de faire des conserves : hacher menu, puis emprisonner !

L'homme qui la conduisait était un inconnu qu'on surnomma de Mac-Mahon (sic) ; il sortait de l'Empire d'où il n'aurait jamais dû sortir, lorsque par un comble d'égarement, la France républicaine le jugea digne de le placer à la tête de son pouvoir exécutif. Que ne rentre-t-il dans l'oubli comme le nom de la fatale journée à laquelle il reste indissolublement attaché !

Ah ça, expliquons-nous ! si le général surnommé!!! Mac-Mahon était sorti de l'empire il ne pouvait rentrer dans l'oubli et s'il était sorti de l'oubli il ne pouvait rentrer dans l'empire. On rentre d'où l'on sort que diable !

A moins toutefois que l'on ne fasse comme le journal gaga, rentrer dans l'enfance... en naissant.

C.

Echo du concours de piano au Conservatoire.

— Eh ! bien, vous êtes contente, Mme Beaucordon, voilà vot'fille qui a un accessit.

— Oh ! j'en étais sûre, il paraît que tous ces messieurs avaient dit qu'Elisa faisait très bien les asperges.

* * *

— Qu'est-ce que ça veut dire, le Chandelier ?

— C'est ainsi que Musset a voulu désigner un amant qui n'est pas sérieux.

— Pourtant, un chandelier, ça éclaire !

LE MAL DE DENTS

Vous avez mal à une dent. Oh ! pas grand mal. Une petite douleur seulement, de temps à autre. Très supportable. Vous éprouvez à cette dent-là de l'agacement, quand vous mangez quelque chose de très chaud ou de très froid, ou un élancement, quand elle appuie sur un aliment dur. Ça n'est rien...

Ça n'est rien : pas moins vrai que la dent est malade.

En effet, regardez-la : il s'y trouve un petit point noir — ou bien une petite écorchure. Il y a quelque chose. La dent est attaquée.

* * *

Si vous étiez raisonnable, vous iriez tout de suite chez un dentiste et vous lui montreriez votre mâchoire. Il vous plomberait, vous aurifierait votre dent, la cautériserait, y ferait je ne sais quoi, enfin la soignerait.

Le mal serait arrêté et vous conserveriez votre molaire — ou votre canine... — Mais généralement ce sont les molaires qui vous jouent de ces farces-là.

* * *

Malheureusement, on n'est pas raisonnable.

On se dit :

— Bah ! ça ne sera rien. Ça s'arrêtera, ça n'ira pas plus loin. Et puis, aller chez le dentiste, c'est si embêtant !... Et puis, enfin, ça ne sera rien.

On se dit ça. Mais on a beau dire : ça ne sera rien, — c'est quelque chose. Le mal ne s'arrête pas, il progresse. La dent se carie tout entière. La petite douleur du commencement s'aggrave, devient âpre, — violente, — aiguë, sur-aiguë, — atroce, — effroyable, — intolérable, — affolante, — torturiforme...

Si bien qu'un jour, on a tellement souffert, on a passé de si abominables nuits, en mordant ses draps, en se tortillant sur sa couche (tel un ver), qu'on n'y tient plus...

On dégringole son escalier, — en se tenant la joue et en faisant les grimaces les plus hideuses ; on arpente le pavé, — comme un loup-garou, — on se rue chez son dentiste, — et on lui dit :

— Vite ! vite ! arrachez-moi ça !

Et il vous l'arrache. Des fois, même, il vous arrache un morceau de gencive avec. Le chicot extrait, le mal n'existe plus et vous poussez un :

— Ouf !

de soulagement. Ça y est ! vous êtes guéri. Seulement, vous avez été abruti par la douleur pendant un bon bout de temps...

Et vous avez une dent de moins.

* * *

Ceci n'est point pour avancer un fait trop connu des personnes infortunées qui ont une mauvaise denture, — à savoir que la carie des dents est l'une des plus désagréables parmi toutes les misères qui peuvent inquisitionner un être humain...

Ce n'est pas non plus une réclame pour les dentistes, pour l'aurification et la plombaison des dents malades...

Non : c'est tout bonnement un apologue.

Il en est des réformes sociales, comme des dents gâtées. Les dents, jamais on ne les soigne à temps. A temps jamais non plus on n'accomplit les réformes.

* * *

Quand un mal se déclare, quand un commencement de carie sociale se fait sentir, si on se hâta d'intervenir, d'aurifier, de cautériser, — on arriverait à guérir ce mal, — cette carie, on l'entraverait.

Mais non ! On attend que le fléau soit

irréparable, que la carie ait complètement rongé la dent.

Alors, plus moyen de guérir : il faut arracher.

Et la dent — que l'on aurait pu guérir de gré — est extraite de force.

* * *

Il y a cependant cette différence entre les maux de dents et les réformes, que, pour ce qui est des premiers, les dentistes interviennent dès qu'on réclame leurs soins.

Tandis que, en ce qui concerne les seconds, les gouvernants — les pires des sourds — ceux qui ne veulent pas entendre ! — continuent à se croiser les bras et à ne prendre aucune mesure, quand il y a belle lurette qu'on leur clame à tue-tête :

— Guérissez-nous donc cette molère-là ! ou sinon, ça finira par se gâter.

Ces gouvernants ! quels pitoyables dentistes !

GRAMONT.

THEATRE DU PAVILLON DE FLORE

Direction Isidore RUTH.

Bur. à 6 1/2 h.

Rid. à 7 h.

Samedi 16 septembre 1882.

RÉOUVERTURE.

NOUVEAU comédie en 5 actes.

Intermède : par Mmes Bepox et Alida Perly, chanteuses comiques et MM. Vaunel et Molivier, chanteurs comiques.

ETRE ET PARAITRE, comédie en 1 acte.

Ordre : 1. Etre et Paraitre. — 2. Intermède. — 3. Nounou.

Priz des places : Fauteuils d'orchestre fr. 2 ; Parquet, fr. 1-50 ; Stalles fr. 1, en location 10 centimes en plus, Pourtours et Galerie 75 centimes.

N.-B. — On demande un garçon de théâtre. S'adresser à la direction; inutile de se présenter sans les aptitudes et les meilleures références.

Fête Socialiste de Liège

(24 SEPTEMBRE 1882)

PROGRAMME

1° Réception des invités, à 10 heures, à la gare des Guillemins;

2° Manifestation au tombeau de Joseph Demoulin, poète liégeois, et d'Emile Moyson, étudiant gantois, au cimetière de Robermont;

3° Grand meeting à la salle de la Renommée;

4° Grand concert suivi de Bal à la salle de la Renommée.

Cartes prises à l'avance : 50 centimes; à l'entrée : un franc.

Escrime. — Leçons particulières par M. BALZA, professeur du Cercle St-Georges; s'adresser au local du Cercle, café de la Banque Nationale.

A MM. les Etudiants. — Leçons d'escrime par M. SAVAT; s'adresser galeries du Gymnase.

— Ne jetez pas vos vieux parapluies, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte et anglaise, à 2 francs; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Liège. — Imp. Em. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

VINS LIQUEURS
J. BREMKEN FILS
RUE SURLET
Specialité de la Royale
DISTILLERIE

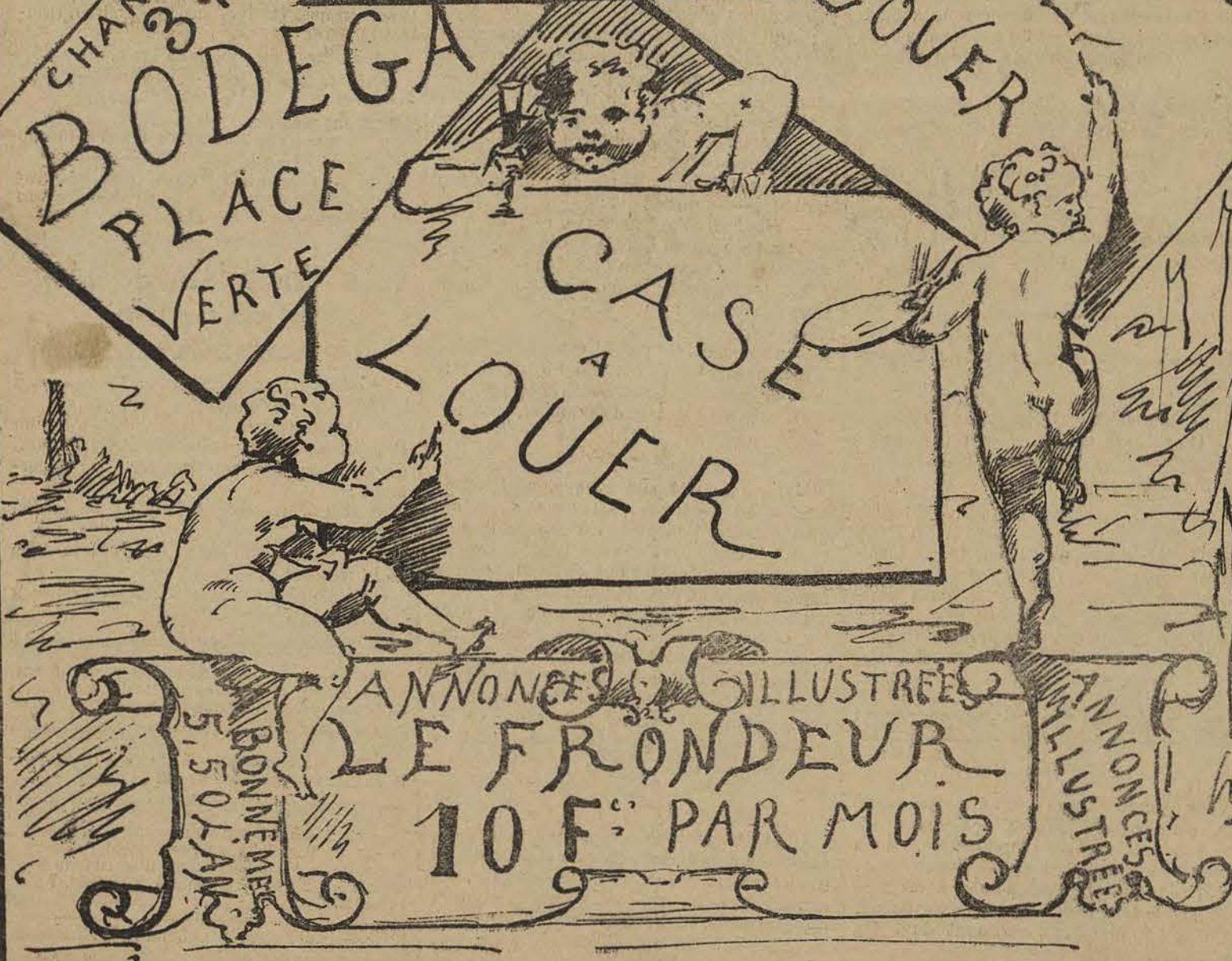
CASE
à LOUER

CAFE DE LA TERRASSE
EXCELLENTE
SAISON ROYALE ET VERITABLE
BAVIERE 0,15C^{MES} LE 1/3 DE LITRE
BIERES ANGLAISES IMPERIALES BASS & C^{IE}
à 0,25C^{MES} LE VERRE
COIN DE LA RUE ROYALE

CHAMPAGNE
3 F^{RS}
BODEGA
PLACE
VERTE

CASE
à LOUER

CASE
à LOUER



ANNONCES ILLUSTRÉES
LE FRONDEUR
10 F^{RS} PAR MOIS

BONNEMER
550 L'AN

ANNONCES
ILLUSTREES